

L'amour et ses misères

Autor(en): **H., Amélie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

-coup dè fusi, ao bin on lè z'einfatè avoué la bayonnetta.

Ein 47, adon dè la campagne d'ao Son-derbon, que lo bataillon Bolens étai dein lo canton dè Fribor, d'ao coté d'ao bou d'ao Daillettès, iò lè pétairus ont ho et bin pétollhi, que mémameint y'ein a z'u d'ao tià et d'ao z'estraupia, on avai met d'ao sentinellès decé, delé, que ne laissi-vont nion abordà sein lo mot dè passa.

On dévai lo né qu'on sergent dè vortigeu dè cé mémo bataillon avai fé onna petita escampetta dein lè z'einverons, io l'avai vu, ein passeint, d'ao galézès gau-pès, rarevâ on bocon tard po rejeindrè sa compagni, et dut passâ vai on faqche-néro, on certain Bibineau, qu'étai dein lè mouscatéro, dè la quatro.

Quand Bibineau out que cauquon ve-gnâi, sè branquè ein jou, et demandè lo mot dè passe. L'autro, que lo savai pas, lai dit : « Ne lo sé pas, m' laisse-mè pi passâ, su sergent dein lè vortigeu et ne su pas d'ao Sonderbon.

— Rein de cein ! répond Bibineau ; y'é l'ordrè dè ne nion laissi passâ s'on ne sâ pas derè lo mot ; dinsè, reveri-vo !

— Mâ, se t'è plié ! laissè-mè passâ, sein quiet y'arrevéri trâo tard.

— Diabe la passâie ! Y'é ma consigne et ne laisso nion passâ sein qu'on mé diéssè « Morges, » fâ Bibineau, que n'avai pas einveintâ la pudra.

— Eh bin ! « Morges, » lai criè lo sergent.

— Ah ! stu iadzo, vo pâodè passâ, lai fâ Bibineau ein remetteint lo pétairu su l'épaula.

L'amour et ses misères.

Genève, le 15 avril 1893.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez publié ces derniers temps divers articles qui ont vivement piqué la curiosité de nombreux lecteurs du *Conteur vaudois* ; je veux parler de la charmante et spirituelle « lettre d'une Neuchâteloise, » celle d'un « vieux célibataire, » etc.

Ce célibataire se plaignait amèrement des jeunes filles, qui, dans la question du mariage, recherchent avant tout l'argent. Peut-être est-ce le cas d'un certain nombre, mais je crois qu'il existe chez nos jeunes filles un défaut plus général et plus grave encore, défaut auquel on peut attribuer une foule de mariages mal assortis. C'est, j'en ai la conviction, la manière déplorable dont ces jeunes filles, ainsi que les mères, comprennent l'amour.

Je suis femme et je m'explique, en me faisant tout simplement l'écho des réflexions on ne peut plus sensées d'un correspondant d'un journal que vous avez cité plus d'une fois : *La France*.

L'amour, dit cet écrivain, inquiète surtout les femmes et les mères. L'une

de ces dernières, désespérée des ravages opérés par la passion dans l'esprit de sa fille, m'écrit une lettre poignante où elle me supplie d'indiquer le remède à ce qu'elle considère comme une folie.

Elle a raison, cette femme. L'amour, tel que le conçoit le cerveau de certaines fillettes, est une folie. Avant que leur cœur ne soit éclos, avant qu'il n'ait été touché par la flamme divine, la fille d'aujourd'hui s' imagine être amoureuse. Elle a appris l'amour comme on lui apprend à faire des confitures, dans un livre. Son esprit a vagabondé au travers des feuillets d'un roman. Elle y a vu soupirer, très bêtement d'ailleurs, un beau jeune homme, ridicule dans sa perfection, blond ou brun suivant le caprice de l'auteur, qui raconte des fadaïses, qui soupire célestement, qui traverse les fleuves, fend les montagnes, qui est beau, jeune, riche, quelquefois savant (ceux-là sont déjà un peu en baisse), et qui ne possède tous ces biens que pour les offrir à l'angélique créature que toutes les fillettes se croient être.

Les bourgeois appellent ces demoiselles des *romanesques*. Le mot est assez juste. J'ajoute même qu'il mérite d'intéresser le médecin, car il caractérise et définit un état d'âme malade et inquiète.

Les romanesques ne connaissent pas et ne comprennent pas l'amour. Je n'hésite pas à dire qu'à mon avis l'amour vrai n'est jamais une passion au sens strict du mot. C'est au contraire un sentiment très naturel, très profond, qui vient à son heure sous la lente poussée de la sève humaine, qui s'épanouit sans brusquerie et qui est d'autant plus durable qu'il est plus rationnel et plus raisonnable.

L'amour qui s'allume comme un incendie, qui naît de cette fournaise, ne donne jamais qu'un éclat passager, flamme brillante aujourd'hui, feu-follet demain, lointaine fumée bientôt.

Ces pauvres filles se sont fait un idéal. Elles cherchent, comme Diogène, l'homme qu'elles ne trouvent pas. Le soir d'un bal, elles rentrent tout émuës. Un bellâtre ou un fat leur a fait d'ineptes compliments qu'elles prennent pour des vérités. Voilà l'homme rêvé. Ou bien c'est un sombre, un incompris, un grave, un savant, un poète. Il cherche une âme sœur qui le comprenne et l'aide à marcher à l'immortalité. L'âme sœur, c'est la mienne, pense non sans fatuité la romanesque amoureuse.

Demandez à toutes ces jeunes filles ce que c'est que l'amour. Elles rougissent sans savoir pourquoi, souvent. Leur mère fait des yeux effrayés à ce seul mot et évite qu'il ne soit prononcé devant elle. Elles en concluent que ce doit être très laid ou au contraire très joli. Pour elles, c'est tout comme ; elles vou-

dront savoir ce que c'est. La nature les rend femmes et bientôt la lecture des romans leur faussera l'esprit.

Les folles ou les malades d'amour ne doivent donc cela qu'à la réserve absurde des parents et aux fantaisies grotesques des romanciers. Ceux-là versent dans l'âme des femmes un poison subtil.

Tenez, dût-on me maudire, j'aimerais mieux voir lire aux jeunes filles les descriptions crues, mais sincères, des réalistes, que les mièvreries des psychologues à l'orgeat, ou les horreurs raffinées des auteurs passionnels.

La femme est née pour être femme, pour être mère. Je ne vois pas pourquoi on lui cacherait sa sublime et sainte mission.

Pour garder vos filles à l'abri des atteintes du mal d'amour, mères de familles, laissez-les grandir comme l'arbre des vergers, surveillant sa croissance, la guidant, la soutenant, mais ne lui cachant pas le soleil de peur qu'il ne la brûle. Apprenez-lui ses devoirs futurs, sa mission dans la famille et au foyer. Je sais bien que c'est un mode d'éducation jusqu'alors inconnu chez nous. Mais ne vous plaignez pas si l'amour naît avec des formes bizarres et redoutables.

Jeunes filles, aimez avec votre cœur et non avec votre cerveau. Ne brûlez pas vos ailes à la flamme torride des factices descriptions. Aimez comme des femmes et non comme des folles. Que votre amour soit doux comme le souffle du zéphir. Cet amour-là, voyez-vous, agite légèrement le cœur, n'excite point de tempête, ne cause point de tourments, mais une joie paisible.

Telles sont, monsieur le rédacteur, les réflexions que je me permets de mettre sous les yeux de vos lecteurs ; puissent ceux à qui elles s'adressent plus particulièrement en tirer quelque profit.

Votre fidèle abonnée,

Amélie H...

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. FAVRAT.

X

Dès lors le cousin fut singulièrement refroidi à l'égard de son mariage. Il lui semblait cependant qu'il aimait assez Judith pour la prendre sans dot, mais le vrai, c'est qu'il ne l'aimait pas avec beaucoup de désintéressement et de franchise. Il aimait surtout l'argent et, vanité des vanités ! il voulait qu'on pût dire de lui : Sa femme a eu quelque chose. Cependant il continua ses visites à Mauverney, comme par le passé ; seulement il observa, et sans changer sa manière d'être avec Judith, il fit en sorte de voir plus avant dans la vraie situation de Pierre à Claude. Il essaya même de tâter l'oncle à ce sujet, mais en vain ; celui-ci était trop fin pour se laisser